

ALMA

L'ENCHANTEUSE

Bonnes feuilles

PAR TIMOTHÉE DE FOMBELLE, ILLUSTRATION DE FRANÇOIS PLACE

« Mars 1787. Tandis qu'Alma le cherche du côté de Saint-Domingue, son petit frère Lam est arrivé en Louisiane à bord d'un navire anglais qui cherche à écouler clandestinement son chargement d'esclaves. Pendant la traversée, Lam a été employé comme valet par le capitaine et s'est surtout lié avec la petite Sirim qu'Alma avait croisée dans le Royaume de Boussa, en Afrique. Mais le navire est maintenant à l'ancre et des acheteurs d'esclaves approchent... »

6

Les Anglais du bayou

Trois lucioles glissent ensemble dans la nuit. Elles descendent l'une des mille voies qui divisent le Mississippi avant qu'il se mêle à l'océan. Dans ce bras mort de la pieuvre, bouillonnent des marécages d'où surgissent les grands cyprès de Louisiane. Les trois lanternes sont pendues à la proue d'une chaloupe. Elles éclairent devant elles une soupe noire chargée de boue et de lentilles d'eau. Le marais semble solide sous les avirons des quatre rameurs. Il racle la coque qui passe.

- Vous dites que ce sont des Anglais ?

On entend la voix d'une femme, à l'arrière du bateau. Elle parle le français de la colonie. Des moustiques s'agitent dans la lumière autour de l'étrave.

- *The Brothers*, répond un homme. Un navire de Liverpool, madame, arrivé de la côte de Guinée.

- Ils n'ont pas peur, ces Anglais. Qu'est-ce qu'ils viennent faire dans cette sauce ?

- Les Espagnols leur interdisent les deux rives du fleuve, alors ils font leurs affaires comme ils peuvent.

Elle rit en silence dans l'obscurité. Depuis qu'ils ont volé la Louisiane à la France, les Espagnols ont réussi à lui faire aimer les Anglais.

- Alors c'est interdit, ce que l'on est en train de faire ?

- Oui, Madame. Je l'ai beaucoup déconseillé à Madame.

- Vous dites que le capitaine du navire est malade ?

Si la lanterne éclairait jusqu'à elle, on verrait qu'elle est installée sous une cloche en moustiquaire, à l'abri des insectes, comme un fromage.

- Oui. C'était un original, cet homme.

- Le pauvre, dit-elle.

Elle sourit. En réalité, elle est venue pour cela. « Capitaine au grabat, prix au plus bas », c'est un proverbe de sa mère qui était encore plus tordue qu'elle.

- Autrefois, il jouait du clavecin, dit l'homme. Il est déjà venu deux fois par ici avec ce navire les dernières années. On entendait la musique en approchant.

- Dommage.

Cette fois, elle est sincère. Les concerts qu'elle organise dans l'habitation Lachance font accourir tous les planteurs des bords du Mississippi et jusqu'au pays des Illinois.

Le navire *The Brothers* apparaît d'un seul coup. On voit l'ombre des deux mâts à la sortie de la forêt inondée, puis, en quelques instants, le pont et les haubans qui commencent à s'éclairer, lampe après lampe, comme une vitrine. On a démonté la barricade et les aménagements du navire négrier. Une fenêtre s'allume quelque part à l'arrière. La petite chaloupe a été repérée. Elle est attendue.

Les rames sont rangées d'un côté pour pouvoir aborder le bateau par tribord. On entend les deux coques qui se touchent. La chaloupe semble

minuscule à côté du brick de cent pieds de long. D'autres lanternes apparaissent au bastingage et éclairent les nouveaux venus.

Du fond de la barque, le régisseur annonce bien fort, d'une voix d'aboyeur de salon :

- Mme Bouton-Lachance !

La lumière se fait enfin sur cette femme au visage poudré de blanc, posée sur son tabouret sous la cloche en moustiquaire. Elle doit avoir quarante ans. Elle est pâle et prend la pose. La couche farineuse qui couvre son visage ne permet pas de savoir si elle est aussi belle qu'elle croit l'être.

Isabelle Bouton-Lachance est vêtue d'une robe de satin vert avec trois rangs de volants sur les manches qui arrivent aux coudes. Elle a laissé chez elle l'armature en panier de sa robe, pour s'adapter à l'expédition. Mais la vraie surprise a lieu quand elle se dresse dans la chaloupe et que la cloche à fromage s'élève en même temps au-dessus d'elle, portée par des tiges de jonc reliées à son corset. Les rameurs s'écartent. Elle se dirige vers l'échelle qu'on a jetée du navire, retrousse l'avant de la moustiquaire comme les mariées soulèvent leur voile pour embrasser leur époux. Elle saisit les barreaux et les escalade un à un.

Là-haut les hommes d'équipage ont retiré leurs chapeaux quand elle a mis le pied sur le pont. Elle les remarque à peine et demande en rajustant la moustiquaire :

- Eh bien ?

Ils se regardent.

- Qu'on prévienne le capitaine que Mme Bouton-Lachance est là, dit-elle.

Son régisseur vient d'apparaître en haut de l'échelle, derrière elle. Il ne comprend rien. Il se donne lui-même régulièrement des baffes à cause des moustiques.

Un homme s'avance vers elle. C'est Percy Palmer, le second du navire *The Brothers*. Il est aussi rouge et chauve que la dame est pâle et coiffée, laquée, épinglée jusqu'aux pointes des cheveux. Il dit dans un français rugueux de marin anglais :

- Le capitaine a la fièvre. Il souffre dans sa cabine.

Mme Bouton-Lachance écarquille les yeux.

- Il souffre ?

Elle se tourne vers son régisseur :

- Et vous ne m'avez rien dit, Sullivan ? Vous croyez que je patauge dans les bayous la nuit pour bavarder avec des adjoints ?

Sullivan n'essaie même pas de se défendre.

- Et la marchandise ? demande-t-elle. Elle est où ? Elle souffre aussi ?

À quelques pas de là, invisibles dans l'ombre entre les portes battantes du gaillard d'avant, deux paires d'yeux observent la scène.

- La marchandise ?, articule Palmer qui n'est pas sûr de son français.

La femme prend un air affligé et se tourne vers son régisseur.

- Faites quelque chose, Sullivan. Je ne tiens plus. Ces gens ne comprennent rien, ils vont me donner des chaleurs.

- Sortez vos captifs ! ordonne Sullivan en s'étalant un insecte comme une pommade sur la joue.

Derrière la porte, les yeux mystérieux regardent les matelots ouvrir le caillebotis du plancher et descendre dans l'entrepont.

- Qui est-ce ? chuchote une voix d'enfant.

On entend de l'agitation dans les soutes.

- Je ne sais pas, murmure l'autre voix. Elle parle comme les hyènes tachetées mais on dirait...

- Quoi ?

- On dirait une femme blanche dans un nuage debout.

- Qu'est-ce qu'elle dit ?

- Elle est comme les autres, comme ceux qui viennent tous les jours.

Elle veut ce qu'ils veulent tous.

Ce sont les voix de deux enfants de dix ans. Lam, fils de la vallée d'Isaya, et Sirim, princesse du Royaume de Boussa. Il y a, juste derrière eux, la présence chaude du cheval Brouillard. On leur a dit de se tenir là, avec lui, et d'attendre.

En quelques minutes, vingt captifs sont montés sur le pont. On les regroupe par trois ou quatre. La dame et son nuage de tulle passent au milieu d'eux avec Sullivan qui a entre les mains un livre et une mine de plomb pour écrire. Un marin les éclaire. Sa torche fait par instant le bruit d'une voile qui se tend.

Dans chaque groupe de captifs, il y a deux hommes, une femme et parfois un enfant. Ils se tiennent droits, éblouis par la flamme. Partout en Amérique, les esclaves sont vendus par lots, afin de pouvoir glisser au milieu des autres un captif plus faible ou plus âgé.

La femme les regarde un par un. Parfois, elle donne un ordre en s'arrêtant devant un homme. On tient la torche devant elle. Le gérant, Sullivan, s'approche, le livre coincé sous le bras, pour inspecter des dents, tirer sur une paupière avec le doigt et regarder le blanc de l'œil. Puis il s'essuie les mains sur son habit en bougonnant.

Les hommes ont encore aux chevilles la marque laissée par les fers, et parfois aussi des traces aux poignets ou à la gorge. La peau des femmes

est frottée à l'huile de palme et à la poudre à fusil pour briller. Des cheveux blancs ont été grossièrement maquillés par les marins. Les quelques enfants sont plus grands que Sirim et Lam. Ils semblent réfugiés à l'intérieur d'eux-mêmes. Ils n'ont pas pleuré depuis longtemps. Ils ne savent plus comment on fait. A cause de la peur d'être séparés, ils s'interdisent de regarder quelqu'un de leur famille debout dans un autre lot.

Bouton-Lachance soupire de temps en temps. De la main, elle s'évente sous son voile et fait voler la poudre de son visage. Elle continue sa revue, plisse ses paupières sans un cil pour regarder sur la peau d'une femme une trace de fouet mal effacée. Elle bâille. Il lui arrive de rire sans un bruit devant un homme fatigué.

Après un tour complet, elle s'approche de Palmer, le second du navire. Elle le regarde et dit :

- Et le reste ?

- Vendu, répond Palmer.

- Vous plaisantez ? Tout est là ?

- Deux cent quarante esclaves déjà vendus, dit fièrement Palmer. La soute est pleine de sucre, de mélasse, et de cent soixante ballots de coton. *The Brothers* sera à Liverpool avant l'été.

- Vous ne dites rien, Sullivan ?

En effet Sullivan ne dit rien. Il ne sait pas ce qu'il devrait dire. Son visage est parsemé d'insectes écrasés, comme s'il avait la petite vérole.

- Il n'y a rien à sauver dans ce que vous me présentez, dit-elle au second du navire. C'est méprisable de déranger les gens pour si peu. Depuis combien de temps votre capitaine est-il malade ?

- Depuis la première nuit ici, il y a un mois.

- Mon ancien économiste est aussi mort de ces fièvres. N'est-ce pas Sullivan ? La sueur traversait deux matelas et...

Elle s'arrête brusquement, se retourne vers le gaillard d'avant, s'immobilise.

Silence.

- Madame..., dit Palmer.

- Oui, dit-elle en reprenant ses esprits.

Elle a l'air de se relever d'un étourdissement.

- Madame, le capitaine Harrison n'est pas mort. Il est seulement malade.

- Comment ?

- Vous parliez de votre homme, mort de la fièvre. Mais le capitaine, lui, n'est pas mort.

Elle fronce le nez et sourit comme s'il chipotait sur les mots.

Personne pour penser que vingt êtres humains presque nus, debout dans la nuit à trois mille lieues de leur terre, assistent à cette farce.

- Sullivan, ramenez-nous, ordonne Bouton-Lachance, en jetant autour d'elle un regard écœuré. Je ne veux plus voir ça.

Elle commence à se diriger vers l'échelle.

Nouvelle volte-face. Elle s'arrête, tend l'oreille. Palmer ne bouge pas.

- Qu'est-ce que vous avez, là-bas ? demande-t-elle.

Derrière le battant de la porte, Lam a reculé. Il ne respire plus. Il lui semble qu'il a croisé le regard de la femme. Il sent l'épaule de Sirim contre la sienne.

- Rien, dit Palmer.

- Rien ? Je peux voir ?

- Non.

Elle marche rapidement vers le gaillard d'avant, suivie par la traîne de sa moustiquaire. Elle pousse d'un coup les deux portes.

Sullivan arrache une torche et accourt. Il illumine l'intérieur.

- Rien ? Vraiment ? dit Bouton-Lachance à Palmer.

Devant eux, Lam se tient debout à côté de Brouillard. Il a poussé violemment Sirim au fond de la pièce à la dernière seconde. Invisible, à moitié sonnée, elle ne bouge pas, cachée sous la paille.

Silence.

- Je vous fais confiance sur le prix. Je prends les deux.

- Qui ?

- Le cheval et l'enfant. Je paie en argent comptant.

Palmer prévient :

- Je suis désolé. Il ne les vend pas.

- Pardon ?

- C'est son cheval et son valet. Il les ramène à Londres.

- De qui parlez-vous ?

- Du capitaine Harrison. C'est le seul ordre qu'il a été capable de donner depuis un mois. Il ne les vend pas.

Dans la lumière de la torche, le petit Lam est très beau. Il porte son costume de valet idéal. Le sommet de sa tête arrive en dessous du garrot du cheval.

- A qui appartient le navire ? demande la femme sans regarder Palmer.

- Aux frères Jones de Liverpool.

- Comment vont-ils, messieurs Jones ?

- Très bien, je crois.

- C'est à eux que vous rendrez des comptes. Pas à monsieur Harrison.

Ce sont eux qui seront en vie quand vous reviendrez en Angleterre...

- Je serai loyal au capitaine, dit Palmer.

Elle s'agace.

- Il y a des marchés aux esclaves partout en Louisiane. Si je viens sur les bateaux clandestins ce n'est pas pour qu'on me parle de loyauté.

- Au revoir, madame, dit Palmer.

- Vous me chassez ?

Palmer ne répond pas.

- Ils nous chassent, Sullivan.

Elle se retourne et revient sur ses pas. Elle sourit aimablement aux marins qu'elle croise, arrive enfin devant l'échelle.

- Alors, adieu, messieurs. Saluez don Miró pour moi si vous le voyez.

- Qui ? demande Palmer, resté à l'autre bout du pont.

- Esteban Miró, le gouverneur espagnol de Louisiane. Il a un problème avec les Anglais. Vendez vite vos derniers Nègres parce qu'il sera là demain avec sa batterie de canons.

Palmer revient lentement vers elle.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas. Les indiscretions. Les jalousies... Les gens sont rancuniers. C'est triste.

Sullivan la regarde, ravi. Il insiste :

- Vous avez raison, Madame. Le gouverneur va venir, c'est sûr.

- Oui, dit sa patronne, quelqu'un a dû lui parler d'eux.

- De qui ? demande Palmer.

Il n'est plus seulement rouge. Il rissole. Il flambe.

- De ces étrangers, répond Bouton-Lachance en le regardant dans les yeux. Ces étrangers qui s'obstinent à faire de la contrebande au fond du

marais... Ceux dont tout le monde parle et qu'on appelle les Anglais du bayou.



↑
III. François Place.